

La « sémantique de corpus », le programme inachevé de *Sémantique structurale*

[d'abord publié dans *Semiotica*, n° 214, 2017,
ici réédité en version corrigée et augmentée]

Driss Ablali

Centre de Recherches sur les Médiations, Université de Lorraine

Biographie :

Driss Ablali, membre du Centre de Recherche sur les Médiations (CREM), est Professeur des Universités à l'Université de Lorraine (France) depuis septembre 2012, où il enseigne la sémiotique et la linguistique des textes et des discours au sein du département de sciences du langage. Son domaine de recherche concerne l'analyse sémiotique des discours sur corpus et l'histoire des théories sémiotiques et linguistique. Il a publié *La sémiotique du texte* (2003), un numéro de *Semiotica* 168–1/4 (2008) consacré aux rapports entre Greimas et Ricœur, *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques* (2009) en collaboration avec D. Ducard, et vient de publier avec S. Badir et D. Ducard, *En tous genres. Normes, textes, médiations* (2015).

Résumé :

Cette contribution porte exclusivement sur la spécificité du projet sémiotique développé dans *Sémantique structurale* de Greimas, projet qu'il faudra distinguer du reste de l'œuvre du sémioticien. Il s'agit, pour résumer, d'établir que le geste fondateur de cet ouvrage, aussi bien du point de vue épistémologique qu'heuristique, repose sur trois catégories descriptives, texte, genre et corpus, qui ouvrent les lignées non d'une sémiotique du texte ou du discours, mais d'une sémantique de corpus.

Mots clés : sémiotique, sémantique structurale, texte, genre, corpus

Abstract :

This paper uniquely focuses on the specificity of the semiotic project supported by Greimas' *Structural semantics* : in short, the project of this book, which has to be distinguished from the rest of the work of the semiotician, is a founding gesture, both epistemological and heuristic, based on three descriptive categories: text, genre and corpus, which open the perspective, not of a text or discourse semiotics, but the one of a corpus semantics.

Keywords : semiotics, structural semantic, text, genre, corpus

1. Préambules

S'il y a une année à retenir dans l'histoire des sciences humaines et sociales en France, c'est bien l'année 66 du siècle dernier. Une année si mythique qu'A. Compagnon lui consacre en 2015 un cycle de conférences au collège de France qu'il intitule « 1966 : Annus mirabilis ». Et 5 ans plus tôt, en octobre 2010, il animait à l'université Stanford (Californie) un séminaire intitulé « 1966 : la Seconde Révolution française ». Pourquoi un tel engouement pour cette année jusqu'au point de dire que « 68 a commencé en 66 » ?

Nous ne traiterons dans cette contribution ni de la musique ni du cinéma, nous rappellerons simplement, pour commencer, que c'est une année où on a vu paraître à peu près simultanément plusieurs travaux importants, qui ont marqué l'histoire du structuralisme. On peut en citer, à titre d'exemple, les *Écrits* de J. Lacan, *Les mots et les choses* de M. Foucault, les *Problèmes de linguistique générale* d'É. Benveniste, *Figures 1* de G. Genette, la traduction française du *Langage* de L. Hjelmslev, *Critique et vérité* de R. Barthes, non sans oublier l'œuvre fondamentale de la sémiotique française, *Sémantique structurale* d'A. J. Greimas. Car « si les concepts circulent vite en cette année 1966, si tous les chemins mènent à la structure, l'occupation de la position centrale,

potentiellement hégémonique, n'est pas facile à détenir dans ce bouillon de culture structuraliste » (Dosse 1992 : 403).

Et l'année 66 est encore plus emblématique pour les sémioticiens, car c'est l'année que R. Jakobson prit l'initiative de la création de l'IASS / AIS (International Association for Semiotic Studies / Association Internationale de Sémiotique) lors d'un colloque organisé à Kazimierz, en Pologne, sous les auspices de l'Unesco. Et pour justifier le choix du titre que nous avons donné à cette contribution, nous ne nous occuperons ici que de *Sémantique structurale* (dorénavant *SS*) de Greimas. En France, c'est cet ouvrage qui a valeur de fondation pour la sémiotique française, dite « École de Paris », dont les répercussions vont bien au-delà de la seule discipline sémiotique à laquelle son nom était associé. L'ouvrage de Greimas marquera, entre autres, les théories littéraires narratologiques, la philosophie du langage, l'anthropologie, l'herméneutique et les sciences de l'information et de la communication. Ainsi naquit en France ce qu'on appelle la sémiotique, discipline qui allait baliser un espace essentiel de l'enseignement et de la recherche en sciences humaines et sociales. Greimas est donc sans conteste l'une des grandes figures du vingtième siècle, à l'instar de quelques-uns de ses illustres contemporains plus souvent invoqués (Foucault, Derrida, Lévi-Strauss).

C'est dans *SS* que l'on lit pour la première fois une théorie du sens, pour rompre avec la tradition phrastique préoccupée par l'analyse des signes, mettre les catégories du *corpus*, du *discours* et du *Texte* sur le devant de la scène, en s'appuyant sur les avancées théoriques et épistémologiques des décennies précédentes. En posant clairement les fondements linguistiques de la sémiotique (Saussure, Hjelmslev, Propp, Brøndal, Tesnière, Pottier), Greimas veut établir une archéologie de la signification des textes, une étude des conditions de possibilité de la signification, en plaidant pour une conception du sens sans ontologie : « La seule façon d'aborder, à l'heure actuelle, le problème de la signification consiste à affirmer l'existence de discontinuités, sur le plan de la perception, et celle d'écart différentiels (ainsi Lévi-Strauss), créateurs de signification, sans se préoccuper de la nature des différences perçues (1966 : 18).

Or vers le début des années quatre-vingt, le paysage scientifique des sciences du langage en France a été secoué par de nouvelles problématiques qui développent le nouveau point de vue cognitif en matière de langage, avec l'intérêt pour de nouvelles problématiques liées à l'actualisation, à la cognition et à la perception. La foudre du changement a donc atteint aussi le ciel jusque-là serein de la sémiotique : le curseur s'est aussi considérablement déplacé, vers une sémiotique des passions, de la cognition, de la perception, du corps, et vers celle des mondes sensibles. Des questions qui ont conduit la sémiotique vers ce que P. Ricœur appelle, lors du son débat avec Greimas au collège de France, l'« indistinction » : « Après avoir été ultra-analytique vous risquez maintenant d'entrer dans l'indistinction » (Ricœur 1994 : 209).

Comme l'indique clairement le sous-titre de *SS*, « Recherche de méthode », la méthode était encore dans sa phase d'incubation, mais les fondements sémiotiques de l'analyse de la signification y sont clairement posés, et ce sont ces fondements qui seront quelques années plus tard, comme on le verra plus bas, remis en question pour l'analyse des textes.

Ce que nous allons essayer de montrer dans cette contribution concerne la nature du projet sémiotique porté par les trois cents pages de *SS*, un projet inachevé, celui d'une sémantique de corpus, coupée de l'ontologie, de la perception et du monde sensible.

Nous procéderons dans cette contribution en trois temps : la première partie sera essentiellement centrée sur la question du corpus, concept rarement, pour ne pas dire jamais, associé à Greimas ; la deuxième traitera de la conception holistique du sens telle qu'elle est mise en place dans *SS* grâce à l'articulation texte/corpus ; la troisième, dans le sillage des deux précédentes, montrera qu'il existe dans *SS*, contrairement à ce qu'on le pense encore, une réflexion sémiotique sur la catégorie du genre, indispensable à la catégorie du récit.

2 La question des données : des variables au corpus

Comme on l'apercevra dans la suite, *SS* est un projet sémiotique non pas du texte ou du discours, mais du corpus. Il est sans doute bon, avant d'en venir au sort réservé par Greimas à ces trois notions (texte, discours, corpus), de jeter un coup d'œil sur leur fortune dans *SS*, et par ce biais d'oser une manière d'appréciation de sa théorie sémantique de corpus. En dépit de nombreuses critiques pas toujours fondées, la réflexion de Greimas sur la nature des observables, pour décrire la signification, a été fréquemment associée dans *SS* aux corpus et aux conditions de leur recueil. Il semble cependant qu'aujourd'hui les travaux sur les corpus se passent facilement de la référence à *SS*. Il faut toutefois apporter à ce constat un correctif : si Greimas est négligé par les spécialistes de la linguistique ou des linguistiques du ou sur corpus, il faudrait sans doute pour rectifier le tir rappeler que le mot « corpus » est utilisé 109 fois dans *SS*. L'enjeu n'est pas mince. C'est du moins ce qui ressort, à nos yeux, des commentaires du type suivant : dès sa première occurrence de la page 43 (« Nous prendrons la liberté de diviser *ce corpus* à notre gré »), on voit clairement l'orientation que Greimas voulait donner au projet sémiotique, celui de construire une théorie sémantique objective. Les données à analyser doivent être organisées, juge Greimas, selon des critères linguistiques et extra-linguistiques bien fondés, et parmi-eux les critères d'« homogénéité » et de « représentativité ». On doit ici insister sur le fait que, dans les années soixante, le mot « corpus » ne faisait pas encore partie des préoccupations des linguistes. Il fallait attendre en France la fin des années 1970 pour voir l'apparition en linguistique française, notamment dans le cadre de l'analyse de discours, d'un nouveau courant officialisé par une floraison de travaux visant explicitement à faire sortir la discipline du carcan phrastique. Avant d'essayer de comprendre les raisons de privilégier le corpus sur les autres types de données comme la phrase, le texte et le discours, rappelons les questions délicates liées aux difficultés à arbitrer les choix de conservation ou de rejet des textes dans un corpus. Pour Greimas, dans la collecte d'un corpus, il ne s'agit pas de considérer n'importe quel ensemble de textes sans aucun rapport les uns avec les autres. En connaissance de cet état de fait, Greimas va mettre en place ce qu'il appelle l'« homogénéité non linguistique du corpus » (p. 94), nécessaire aux recueils des données. Le corpus n'est pas une simple juxtaposition de fragments indépendants et disparates, sa collecte, selon Greimas, doit obéir à des critères de sélection bien déterminés pour constituer une entité « homogène » qu'il définit ainsi : « On voit bien ce qu'il faut entendre, dans ce cas précis, par homogénéité non linguistique du corpus ; ce qui permet de réunir une cinquantaine de réponses non individuelles en corpus collectif, c'est un ensemble de caractères communs aux testés : leur appartenance à la même communauté linguistique, à la même classe d'âge ; c'est aussi le même niveau culturel, la même 'situation de testés' » (1966 : 94). L'attestent de façon certaine des formules telles que : « L'homogénéité du corpus paraît dépendre d'un ensemble de conditions non linguistiques, d'un paramètre de situation relatif aux variations saisissables soit au niveau des locuteurs, soit au niveau du volume de la communication » (1966 : 144).

Greimas est conscient ici de l'impact des données collectées sur les résultats de l'analyse, il fait observer ainsi que l'analyse des données textuelles dépend de façon capitale des choix initiaux des composants du corpus qui assurent à l'analyse une base intrinsèque. C'est ce que le sémioticien indique sans ambages :

« Le caractère idiolectal des textes individuels ne nous permet pas d'oublier l'aspect éminemment social de la communication humaine. Il faut donc élargir le problème en posant comme principe qu'un certain nombre de textes individuels, à condition qu'ils soient choisis d'après *des critères non linguistiques garantissant leur homogénéité*, peuvent être constitués en corpus et que ce corpus pourra être considéré comme suffisamment isotope ». (1966 : 93). Se trouve ainsi constitué un ensemble d'objets sémiotiques qui disent clairement que le projet intellectuel de *SS* ne s'arrête ni aux signes, ni à la phrase, ni même au texte. Une lecture attentive nous montre que le sémioticien doit dépasser le texte afin de pouvoir construire un corpus, comme l'univers sémiotique le plus large dans lequel chaque élément trouve sa valeur sémantique. Parmi « Les

conditions d'une sémantique scientifique »¹ mises en place par Greimas, il y a le geste de considérer le signe comme une partie de la phrase, la phrase comme passage dans un texte, et le texte comme échantillon d'un corpus. Sur ce point on ne peut que partiellement partager la critique de F. Rastier lorsqu'il reproche à Greimas sa conception du texte comme un signe : « La manière la plus simple d'échapper à la question consiste à considérer le texte comme un signe. C'est la solution que choisissent Peirce, comme Greimas ou Eco (cf. 1988, p. 32 : "le Message équivaut au Signe"). Cette esquivance fait évidemment peu de cas de la différence de niveau de complexité entre le signe et le texte, mais surtout empêche de penser l'incidence du global sur le local, en l'occurrence du texte sur chacun des signes qui le composent ». (Rastier 1997 : 147). Pourquoi « partiellement » ? Car il faut apporter à cette remarque quelques précisions. Oui, il est bien vrai que Greimas et ce qu'on appelle l'« École de Paris » n'accordent aucune place au sein du parcours génératif aux paliers supérieurs au texte, mais le projet de *SS* n'est pas, au niveau des catégories d'analyse, celui des travaux ultérieurs. Greimas est complètement rastierien dans *SS*, et Rastier, par rapport au projet de *SS*, est greimassien au plus haut point, comme on le verra plus bas. Les deux ici sont en accord complet.

Nous reviendrons à *SS*, et le suivrons encore un peu pour souligner que le sémioticien ne conçoit jamais le texte comme le seul produit de l'usage du système linguistique, mais comme l'interaction entre ce système et d'autres normes. Greimas l'a lucidement formulé :

« Sur le plan linguistique, en revanche, ce qui permet de réunir une cinquantaine de réponses individuelles en corpus collectif, c'est un ensemble de caractères communs aux testés : leur appartenance à la même communauté linguistique, à la même classe d'âge ; c'est aussi le même niveau culturel, la même "situation de testés" ». (Greimas 1966 : 93-94).

On ne peut donc pas dire qu'il n'y a pas de réflexion sémiotique dans *SS* sur le corpus. Greimas y consacre même une section qu'il intitule « La constitution du corpus », où on lit explicitement comment le sémioticien conçoit la question du rapport entre les dimensions globale et locale dans l'analyse du texte, en introduisant pour la première fois dans l'histoire des théories textuelles et discursives des facteurs de complexification de la signification qui montrent que le numérique n'a pas inventé le corpus. Quatre catégories sémiotiques y sont instaurées pour définir la signification dans sa dimension transphrastique (à l'intérieur d'un seul texte) et dans sa dimension intertextuelle (d'un texte à l'autre au sein d'un corpus) : « corpus », « discours », « texte », et « genre ». Quatre paliers sont posés avec la nécessité de les distinguer pour mieux les articuler. Nous choisissons ce passage parmi les plus explicites :

« La procédure qui, logiquement, suit la constitution de *corpus* consiste dans la transformation du corpus en *texte*. Le texte, en effet, est une séquence déterminée du *discours* et, en tant que tel, ne peut être qu'une manifestation logomachique, dont il ne faut retenir qu'une des isotopies choisies. Nous entendons donc par *texte* (et, ce qui revient au même, par métatexte) l'ensemble des éléments de signification qui sont situés sur l'isotopie choisie et sont enfermés dans les limites du corpus » (1966 : 145).

D'abord, un fait est ici éclatant : Greimas s'oppose à l'idée d'une compositionnalité de la signification. On ne construit pas la signification phrase par phrase, encore moins signe par signe, comme le voudrait toute la tradition formelle, mais par liens associatifs noués par différentes opérations linguistiques permettant de révéler différents aspects des contenus sémantiques. Des effets des sèmes, des isotopies, des actions narratives, sont établis non pas seulement à l'intérieur d'un seul texte, mais entre différents textes du même corpus. Une dimension intertextuelle, cachée par la linéarité, apparaît ici sur laquelle repose l'aspect holistique de la signification qui se construit comme une totalité et qui est plus que la somme de ses parties. De fait, aucun texte, pour Greimas, n'est perçu isolément. L'accès à la signification se profile sur d'autres textes dans des zones de localité concourant directement à la construction des conditions de signifiante. Comme on peut le lire dans plusieurs passages de *SS*, le système linguistique est insuffisant pour

¹ C'est le titre du premier chapitre de *Sémantique structurale*.

rendre compte des régularités sémantiques d'un phénomène quelconque. Se dessine ici sans équivoque la détermination du corpus sur le texte, du « global sur le local ». Greimas admet ainsi que les procédures de description des modes d'existence et de manifestation de l'univers sémantique doivent tenir compte des rapports de texte à texte, ce qui n'est possible qu'au sein d'un corpus. Greimas s'en explique avec lucidité : « Il en résulte que, si les acteurs peuvent être institués à l'intérieur d'un conte-occurrence, les actants, qui, sont des classes d'acteurs, ne peuvent l'être qu'à partir du *corpus* de tous les contes : une articulation d'acteurs constitue un conte particulier ; une structure d'actants, un *genre* » (1966 : 175. Nous soulignons).

Cette corrélation redondante dans *SS* entre descriptions textuelles locales et description globale en corpus permet de comprendre l'enjeu de l'articulation entre la problématique du signe et la problématique du corpus, en rattachant toujours la première à la seconde. Rappelons ici que Bernanos n'est pas le seul corpus décrit par Greimas. D'autres types de discours sont soumis au scalpel de l'analyse sémiotique, une analyse qui privilégie toujours la dimension globale de la signification. Avant toute analyse sémantique, une phase préalable s'impose pour le sémioticien : la constitution du corpus. En d'autres termes, pour Greimas aucun texte n'est envisagé seul : il n'y a pas le sens du texte mais le sens des textes. C'est là l'enjeu épistémologique le plus précieux de *SS* : rattacher tous les observables à analyser au corpus comme instance globale. C'est le cas du « conte populaire » (1966, p. 147), du « récit psychodramatique » (p. 214), du « dictionnaire Littré » (p.43), du « spectacle dramatique » (p. 177), du « jeu des échecs » (p. 184), d'un « questionnaire » collecté auprès des étudiants en philologie de l'université de Poitiers (p. 93) qui montrent que le corpus textuel est la véritable activité du sémioticien. Et dans cette conception du corpus ou des corpus, on est très loin de ce que Rastier appelle une conception « logico-grammaticale où « le corpus se résume à un échantillon de la langue, un réservoir d'exemples ou d'attestations ». (2010, p. 35). Greimas développe ici une conception « rhétorico-herméneutique » qui « tient compte des rapports de texte à texte, ce qui n'est possible qu'au sein d'un discours ». (*ibid.*). Le passage que l'on va lire ci-dessous fait de Greimas une sorte de précurseur incontesté d'une sémantique de corpus, au moment où les recherches sémantiques et linguistiques des années soixante, époque où le corpus était relégué au second plan au profit des exemples et des phrases, coupés de leur terreau contextuel et discursif. Ces questions, surtout, montrent que le terme de corpus, pour Greimas, est le seul observatoire de langue où se construit la signification des sèmes, des actants et des figures. Et ce passage est clairement dans l'esprit des distinctions que fait aujourd'hui Rastier entre « corpus de référence », « corpus d'étude » et « corpus virtuel » (2010 : 16), d'où la pluralité des réalités qu'il désigne sous la plume de Greimas : « La question pratique ainsi soulevée est de savoir quelle signification il faut attribuer respectivement aux **trois** corpus possibles : le corpus ayant *les dimensions d'un roman*, le corpus de *la totalité des écrits de Bernanos* et, enfin, le corpus de *tous les romans d'une société et d'une période historique données*, et quelles corrélations structurelles on peut raisonnablement espérer retrouver entre les modèles qu'on pourra expliciter à partir de tels corpus. (1966, p. 148. Nous soulignons).

Pour les bases heuristiques du projet scientifique de *SS*, les conséquences de ces choix sont évidentes : affirmer que « la signification ne préexiste pas au discours » (p. 33), c'est affirmer qu'il ne peut y avoir de sémantique sans corpus. « Aucun sème ou catégorie sémique, même si sa dénomination est empruntée à la langue française, n'est identique en principe à un lexème manifesté dans le discours » (1966, p. 34). Ou un peu plus loin : « Le discours, considéré comme manifestation du langage, est, nous l'avons vu, l'unique source de renseignements sur les significations immanentes à ce langage. » (1966, p. 39).

Mais Greimas n'insiste pas que sur l'impact du corpus dans l'accès à la signification, mais veille également à ce que les délimitations et les critères définitoires des corpus textuels en tant qu'entité soient repensés . Il faut donc des modes de cohésion pour qu'un ensemble de textes puisse constituer un corpus textuel. C'est ce que laisse entrevoir le passage suivant :

« Un certain nombre de précautions et de conseils pratiques doivent donc entourer ce choix, afin de réduire, autant que possible, la part de subjectivité qui s'y manifeste. On dira qu'un

corpus, pour être bien constitué, doit satisfaire à trois conditions : être représentatif, exhaustif et homogène » (Greimas 1966, p. 143). Et quelques lignes plus haut cela se confirme : « Constituer un corpus ne signifie donc pas simplement se préparer à la description, car de ce choix préalable dépend, en définitive, la valeur de la description, et, inversement, on ne pourra juger de la valeur du corpus qu'une fois la description achevée » (1966, pp. 142-143).

Cette conception des corpus, qui restera une exclusivité de *SS*, préfigure ce que l'on lira un demi-siècle plus tard dans *La mesure et le grain* de Rastier. Les mêmes critères avancés par Greimas en 66 sont aujourd'hui incontournables dans la configuration d'une masse des données comme corpus. Le passage suivant est clairement dans le sillage et le prolongement de la réflexion de Greimas sur le statut et le poids des données recueillies. Sans tenir compte ici de l'évolution de la réflexion de Greimas, il faut citer ce fragment décisif de Rastier : « La notion même de corpus doit être affinée, car un corpus n'est pas un ensemble de données, encore moins une collection sans principe défini parée du nom de ressource linguistique : comme toujours dans les sciences de la culture, le point de vue qui préside à la constitution d'un corpus conditionne naturellement les recherches ultérieures. Si la *représentativité* d'un corpus n'a rien d'objectif et dépend du type d'exploitation prévue, son *homogénéité* dépend aussi du type de recherche » (Rastier 2011, p. 80).

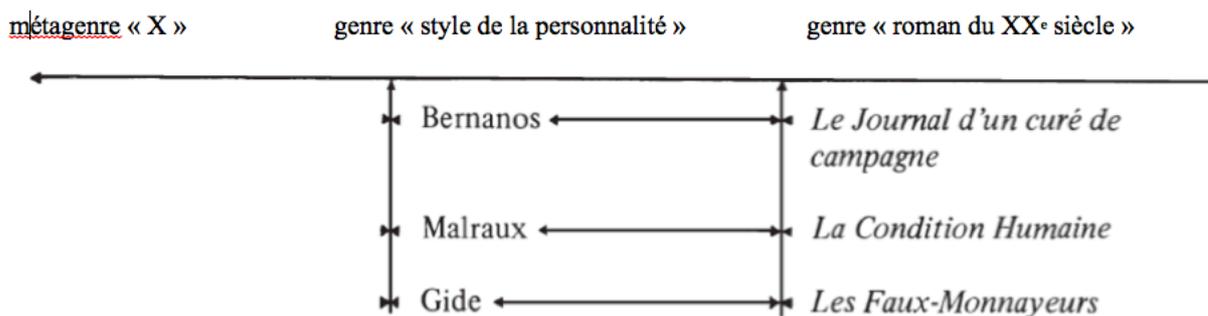
Et pour revenir à la quatrième catégorie, annoncée plus haut, celle du genre, toujours en lien avec les paliers de globalité supérieurs au texte, nous pouvons rappeler que dans tous les corpus décrits ou évoqués dans *SS*, Greimas n'oublie pas de lier genre et signification.

3. Genres textuels et paliers de complexité textuelle

La figure de Greimas a toujours été associée, dans le sillage de L. Hjelmslev, à la question du texte. Or comme nous avons essayé de le montrer plus haut, dans *SS* il n'y a pas de texte sans corpus. Au niveau des données de l'analyse, le texte en soi n'existe pas. C'est son inscription dans un corpus qui lui donne le statut d'observable, et ce statut est souvent évoqué par Greimas dans *SS* en lien direct avec la notion de « genre ». On a toujours reproché à la sémiotique d'avoir fait du genre l'impensé de sa théorie de la signification, comme l'écrivaient d'ailleurs Greimas et Courtés dans le *Dictionnaire* de sémiotique en alléguant qu'elle est « fondée sur des postulats idéologiques implicites » (Greimas et Courtés 1979, p. 164). Ici encore une fois, on doit clairement distinguer le projet sémiotique propre à *SS* des nouvelles perspectives que prendra le projet sémiotique dans son ensemble après 1966.

Pourquoi cette distinction ? Pour deux raisons en rapport direct avec la catégorie du genre. Avant de les détailler, soulignons d'abord que cette catégorie revient une centaine de fois dans *SS*, alors qu'elle est complètement absente des autres analyses sémiotiques de Greimas (de *Maupassant à Sémiotique des passions* en passant par « la soupe au Pistou » et de *L'imperfection*).

La première concerne la place de la variable « genre » dans la collecte des corpus, lesquels doivent être construits, pour satisfaire le principe d'homogénéité, selon certaines variables permettant de mettre en regard des ensembles textuels différents. Dans cette conception du corpus, comme en témoigne le schéma cité plus bas, qui distingue plusieurs niveaux de complexité, la variable genre est incontournable dans une description holistique du sens :



(1966 :148).

Gide, Malraux et Bernanos n'ont pas écrit que des romans, or si Greimas les inclut ensemble dans ce schéma, c'est d'abord parce qu'ils ont écrit tous dans le même genre, le roman, et parce que, ensuite, ils ont écrit des romans datant à peu près de la même époque. En ciblant uniquement les romans du XX^e siècle, et non le roman tout court, Greimas montre clairement ici sa sensibilité à l'égard du caractère diachronique des genres, lesquels sont en perpétuelle évolution, en synchronie et en diachronie. Ce regroupement de leurs textes, pour former un corpus, doit tenir compte d'une variable plus englobante que la variable « auteur », jugée peu représentative que celle de genre, d'où la nécessité de contraster des textes d'auteurs différents mais relevant d'une même catégorie générique. Deuxième point du schéma sur lequel nous voudrions insister ici concerne la dimension culturelle des genres. L'analyse d'un corpus de textes appartenant au même genre nous renseigne, juge Greimas, sur deux points : le premier a trait aux types d'activités langagières propres à chaque romancier, ce qu'il appelle « genre 'style' de la personnalité » ; le deuxième sur le genre roman dans la société française du XX^e siècle. Greimas part ici de trois textes (*Les Faux-Monnayeurs* de Gide, *La Condition Humaine* de Malraux et *Le Journal d'un curé de campagne* de Bernanos), pour décrire ce qu'il appelle un « métagenre », qui n'est autre qu'« un inventaire de genres caractéristiques d'une communauté linguistique ou culturelle donnée ». La question des genres est si cruciale que toute modélisation sémantique de la structure du récit en dépend. Pour le dire autrement, Greimas s'appuie sur l'analyse des genres en corpus en vue de montrer la spécificité de la mise en récit de chaque genre, une spécificité qui sera nécessaire à la mise en place du récit de tous les genres textuels. En rapportant les spécificités génériques des textes à des invariants actantiels, thématiques et figuratives, les analyses de Greimas tentent de fixer, dans un corps de principes épistémologiques, les règles du récit. Partir du genre « récit-conte » comme « récit-occurrence » (1966 : 217), vers un « métagenre », défini comme une concaténation de micro-récits génériques.

Sur ces deux points, on peut tout reprocher au Greimas de *SS* sauf l'oubli de la catégorie du genre, étant donné le rôle déterminant qu'elle joue dans la modélisation de la structure globale du récit, comme en témoigne ce passage :

« Si un inventaire de modèles est une étape vers la construction d'un genre de modèles, la description peut tout aussi bien viser l'établissement d'un texte qui serait un inventaire de genres. Dans la mesure où l'on réussit, par exemple, à définir le conte populaire comme un genre, l'inventaire de tous les genres comparables peut donner lieu à la description d'un méta-genre commun qui serait le récit, considéré dans sa généralité, ou un sous-ensemble quelconque de récits ». (1966 : 147).

Ce n'est pas la structure du récit du texte seul qui compte aux yeux de Greimas, mais la structure du genre. L'analyse du genre doit conduire à mettre en place le récit, et le récit, comme « une structure de signification unique » (1966 : 213-214), est la conséquence de l'analyse contrastive des genres entre eux. Le genre des textes prend en somme le pas sur toutes les autres variables en vue de rendre les modèles descriptifs généralisables, d'où la multiplicité des genres décrits, évoqués ou cités dans *SS* : « contes populaires russes », (p. 147), « histoires policières, conte chinois, récits d'espionnage », « psychodrame analytique », (p. 213-214), « œuvres théâtrales » (p.175), « récits plus longs, en vers ou en prose, *Moïse* de Vigny, *la Peste* de Camus » (p.97-98), « spectacle dramatique » (p.176), « poésie » (p.58), « genre littéraire » (p.70).

Une structure du récit doit tenir compte de l'incidence des genres sur les codifications sémantiques, actantielles et figuratives. Car, insiste Greimas, « la sémantique, qui se veut une science humaine, cherche à décrire des valeurs et non à les postuler ». (1966 : 58). Et dans cette description, l'analyse du récit est menée de manière à pouvoir formuler des règles dont l'application est conditionnée par l'incidence du genre sur le texte. Ici une remarque s'impose : lorsque Greimas évoque les textes analysés ou à analyser, il les nomme souvent par leur genre, non par leur titre. C'est, par exemple, le conte populaire russe qu'il cite et non un conte précis.

Avec le roman, il parle de « roman de Bernanos, et non du roman en général, comme il insiste, dans ses descriptions, toujours au sujet du roman, sur les « romans d'une société », d'« une période historique données », des « romans du XX^e siècle », des « romans-occurrences ». Le genre est au cœur de la modélisation de la structure du récit. Ce sont les modélisations partielles de chaque genre qui forment une coalition et dessinent donc la structure globale du récit comme « métagenre ». La force heuristique de cette démarche tient à ce qu'elle permet de partir des régularités observées dans un corpus pour unifier par les normes définies au sein d'une classe de genre des invariants multi-niveaux : le genre ici est ce qui retient et qualifie les données recueillies pour restituer la complexité du récit de tous les genres. Au niveau de la collecte des masses de données, Greimas ne peut pas se passer du genre, comme il ne peut s'en passer pour construire le « modèle d'organisation achronique de contenus, que nous rencontrons ainsi dans des domaines très éloignés les uns des autres. » (1966, p. 233).

Comme on l'a aperçu plus haut dans différents passages de *SS*, l'analyse du récit n'est pas envisagée sans la complémentarité des paliers supérieurs comme le texte, le genre et le corpus. Pour construire une théorie du récit, le texte seul, coupé des autres paliers, n'a aucun sens aux yeux de Greimas. D'où, inévitablement, une question : qu'en est-il de cette complémentarité dans les autres écrits de Greimas après *SS* ? La réponse nous la donnons sans trop attendre : dans les analyses de Maupassant, jusqu'à la soupe au pistou, il n'y a plus de place à la complexité des paliers supérieurs au texte dans l'analyse de la structure des récits. C'est en ce point qu'on peut rappeler que le travail sur Maupassant ne porte que sur une seule nouvelle, « Les deux amis », que l'analyse d'une recette de cuisine ne porte que sur un seul texte, la soupe au pistou. Cette façon d'analyser les textes annonce de la part de Greimas une tout autre approche qui postule en effet que le texte est le seul palier de complexité supérieur qui commande les paliers inférieurs comme le narratif, le figuratif, le thématique et l'énonciatif. En centrant l'analyse sur un texte seul, Greimas renonce à l'articulation étroite entre texte et corpus, qu'il avait pourtant mise en place de façon raisonnée dans *SS*. S'il s'agissait ici de faire l'histoire détaillée de l'évolution, sur ces points, de la pensée de Greimas, il faudrait remarquer une importante modification de sa vision du rapport entre texte, genre et corpus, et, par conséquent, du projet sémiotique dans son ensemble.

Dans *Du Sens*, ouvrage publié cinq ans après *SS*, et qui regroupe des articles écrits depuis 1966, on voit apparaître une conception du texte qui montre que le sens du texte n'a plus besoin de configuration textuelle à plusieurs paliers pour être décrit. Comme on le lit dans l'introduction de *Du Sens*, la formalisation devient la voie royale pour l'analyse des textes :

« C'est par une porte étroite, entre deux compétences indiscutables – philosophique et logico-mathématique –, que le sémioticien est obligé de conduire son enquête sur le sens » (1972, p. 12). Et cette enquête sur le sens n'est définie dans *Du Sens* que pour décrire le texte, le texte seul, et non les textes regroupés en fonction de leur appartenance à tel ou tel genre, comme on l'a vu plus haut dans *SS*. Greimas ici situe désormais le sens dans le texte et non dans l'interaction entre les différents textes du corpus. C'est cette hypothèse qui est confirmée dans le Maupassant qui porte sur l'analyse d'une seule nouvelle littéraire. On passe ainsi de la signification d'un actant, d'une figure ou d'un sème décrite à partir d'un corpus à une conception de la signification qui appréhende le texte comme un « univers clos ». Citons-le : « Il n'en reste pas moins vrai que certaines valeurs figuratives que nous chercherons à décrire peuvent être appréhendées grâce à leur récurrence dans le texte clos » (1976 : 55).

Seul le texte donc aux yeux Greimas fait sens. Les autres paliers de complexité, évoqués dans *SS*, n'ont plus droit de cité dans l'analyse du conte littéraire, des recettes de cuisine ou des passions, comme le défi ou la colère. La prise en compte centrale, dans toute analyse par Greimas des discours littéraire, anthropologique, architectural, pictural, des données relatives au texte seul sont d'emblée des indices non trompeurs d'une conception du sens et de la signification qui ne veut connaître strictement que les relations proches que les actants et les acteurs, les sèmes et les figures ont entre eux au sein d'une configuration textuelle close, indépendamment de tout autre appartenance, qu'il s'agisse du corpus ou du genre. Car si *Sémantique structurale* impose dans

L'analyse une unité globale plus large que le texte, dans les *Deux amis* de Maupassant, Greimas suit les sèmes et les figures pas à pas dans leur environnement immédiat, en favorisant un retour au texte qui ignore les liens établis entre les *Deux amis* et les autres nouvelles de Maupassant. Ce qui permet de repérer la conception que Greimas se donne du sens en voulant considérer cette notion dans les relations de voisinage observées dans un cadre étroit limité. Ce postulat n'est pas explicitement formulé dans les analyses de Greimas, mais il est présupposé par la façon dont le problème est traité. Il convient de le préciser. C'est dans le Dictionnaire de sémiotique qu'apparaît de façon complète la conception greimassienne de l'analyse des textes. A l'égard de la notion de genre, on voit surgir le problème : contrairement à d'autres entrées du Dictionnaire, le genre n'est pas défini, par Greimas et Courtés, comme un concept phare de la sémiotique. C'est du moins ce qui apparaît dans l'entrée en question. Et dans de nombreuses autres. Car contrairement aux postulats de *SS* qui liaient texte, genre et corpus, le primat est nettement accordé, à partir des années soixante-dix, à la structure spécifique du texte. D'ailleurs l'entrée « genre » du dictionnaire fait complètement *tabula rasa* des postulats les plus marquants de *SS* : l'entrée « genre » est définie de façon générale qui l'exclut du système conceptuel de la sémiotique. On y développe les grands axes de ce qu'on appelle « la théorie du genre dans contexte culturel européen » (p. 164), mais sans la relier aux paliers des unités globales de la description du sens, qui sont le corpus et le discours, comme ce fut le cas dans *SS*. C'est le cas aussi de l'entrée « corpus » : les auteurs, après avoir rappelé ses différentes acceptions en linguistique, veulent montrer qu'il s'agit d'une notion opératoire, non seulement pour les théories syntaxiques, mais aussi sémantiques : « Ainsi on peut parler de corpus syntagmatiques (ensemble de textes d'un auteur) ou de corpus paradigmatiques (ensemble de variantes d'un conte), tout en tenant compte du fait qu'ils ne sont jamais fermés ni exhaustifs, mais seulement représentatifs et que les modèles à l'aide desquels on cherchera à en rendre compte seront hypothétiques, projectifs et prédictifs ». (1979, p. 74). Or au niveau de l'analyse de Greimas, depuis *Le Maupassant* jusqu'à la soupe au Pistou, seules les relations dans un seul texte ont du sens. Le texte est ainsi perçu isolément, coupé des autres textes du corpus par rapport auxquels il prend sens. D'ailleurs dans les sous-entrées de « corpus », Greimas et Courtés ne renvoient ni à discours, ni à genre, ni à texte. Ce sont les notions de « génération », « lexique », et « vérification » qui y figurent. L'enjeu n'est pas mince, car il s'agit ici de couper le texte de ses contours et de ses paliers supérieurs en vue de prôner une conception immanentiste du sens. Les textes sont ainsi confinés dans leur logique interne, coupés des déterminations exogènes. Du coup, toutes les avancées théoriques et épistémologiques de *SS* sont restées pour Greimas au stade de la virtualisation. Cela a débouché chez Greimas et les greimassiens sur l'idée de l'autonomie totale des signes plaidant pour l'unicité du sens, comme le rappelle à juste titre Rastier dans ce passage :

« Il nous semble que le texte en soit n'existe pas, et que la textualité est une abstraction (comme d'ailleurs le langage). [...] Les universaux en la matière ne sont que [...] des universaux de méthode qui paraissent utiles pour décrire les discours, les genres et les textes » (1994, p. 6).

C'est le parti que prend Rastier au moment où il se propose, à la fin des années 1980, et dans la continuité de ses travaux des décennies précédentes², d'étudier le sens des textes, dans la lignée de *SS* de Greimas, Pottier et Coseriu, en tenant compte des déterminations du global (corpus, discours, genre, texte) sur le local (signe). C'est la sémantique de Rastier qui développera donc les initiatives et l'héritage de *Sémantique structurale* de Greimas, ouvrage « dont le programme n'a pas été encore suffisamment développé » (Rastier 2008).

² Notamment « La signification chez Mallarmé » (1966), « Les niveaux d'ambiguïté des structures narratives » (1971), repris dans *Essais de sémiotique discursive*, Tours, Mame, 1973 ; *Idéologie et théorie des signes*, La Haye, Mouton, 1971.

Références :

- Ablali, Driss. 2003. *La sémiotique du texte*. Paris : L'harmattan.
- Ablali, Driss & Dominique, Ducard (éds). 2009. *Vocabulaire des études sémiotiques et sémiologiques*, Paris : Champion.
- Ablali, Driss. 2013. Malaise dans les frontières. in Normand, Claudine & Sofia, Estanislao (dirs.). *Espaces théoriques du langage. Des parallèles flous*. Bruxelles : Académia. 301-313.
- Dosse, François. 1992. *Histoire du structuralisme II*. Paris : La Découverte.
- Greimas, Algirdas Julien. 1966. *Sémantique structurale*, Paris : PUF.
- Greimas, Algirdas Julien. 1971. *Du Sens*, Paris : Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien. 1976. *Maupassant : la sémiotique du texte*. Paris : Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien. 1983. *Du sens II*, Paris, Seuil.
- Greimas, Algirdas Julien. 1989. Débat entre Greimas et Ricœur. in Hénault, Anne. *Le Pouvoir comme passion*. Paris : PUF. 195-216.
- Greimas Algirdas Julien & Courtés, Joseph. 1979. *Sémiotique. Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris : Hachette.
- Greimas Algirdas Julien & Fontanille Jacques. 1991. *Sémiotique des passions. Des états de choses aux états d'âme*, Paris : Seuil.
- Rastier, François. 1987. *Sémantique interprétative*. Paris : PUF.
- Rastier, François. 1994. *Sémantique pour l'analyse*. Paris : Masson.
- Rastier, François. 1997. Les fondations de la sémiotique et le problème du texte. Questions sur les *Prologomènes* ». in Zinna, Alessandro, (éd.). *Hjelmslev aujourd'hui*. Turnhout : Brépols.141-161.
- Rastier, François. 2008. www.revue-texto.net/docannexe/file/1735/bundgaard_rastier.pdf
- Rastier, François. 2011. *La mesure et le grain*. Paris : Champion.